

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 21

Artikel: La gourde à Bolomey n'est pas à l'ordonnance
Autor: Roy, C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que. Il est bien vrai que les domestiques avaient la fâcheuse habitude d'estropier les noms. On en cite des preuves concluantes : M. Pozzo di Borgo, par exemple, et le prince avec la princesse Palavicini, annoncés, à quelques minutes d'intervalle, par un Jocrisse à voix de stentor, le premier : « M. le maître de poste de Bordeaux » ; les autres : « le prince et la princesse Paul et Virginie ».

Nous empruntons à un journal catholique cette charmante boutade :

« Je voulus me donner un jour le luxe de visiter la capitale de la Belgique. Je me levai avant l'aurore, et, après avoir mis mon pantalon à sous-pieds, mon beau paletot à poils, mon gilet à raies vertes et mon chapeau de mariage, je dis au revoir à Fifine, et me voilà en route avec mon chien, le fidèle Tom.

» J'avais de bonnes jambes en ce temps-là, aussi j'arrivai bientôt à la ville.

» Je ne pouvais m'empêcher de m'extasier devant tous les monuments qui se présentaient à moi, et plus de cent fois je m'écriai tout bas : « Quel dommage que Fifine n'est pas avec moi ! mais ce n'est rien, nous y reviendrons. » Cependant je croyais qu'on pouvait aller à Bruxelles sans porter son ventre avec soi, et je m'imaginai l'avoir oublié au village, quand tout à coup je l'entendis crier famine. — Midi venait de sonner. — J'entrai dans la première auberge venue, je m'installai à table d'hôte en faisant coucher mon Tom derrière ma chaise. Il faut savoir que c'était vendredi ; je dois bien vous le dire, car, à voir ce qu'il y avait sur la table, on se serait permis d'en douter.

» D'abord on servit un vieux coq qui fut jadis gras et tendre, mais qui avait subi des temps irréparable outrage. — Un grand, gros, laid diable, comme il n'y en a pas de pareil en enfer, vous l'enfourcha sans rien dire, et, en quelques coups de couteau, vous le mit en pièces ! Il piqua une aile au bout de sa fourchette, et me l'offrit. — « Merci, lui dis-je, ne savez-vous pas que c'est vendredi aujourd'hui ? Pour tout l'or du monde, je ne ferais pas gras. — Comment, répliqua le gros monsieur, on voit bien que vous venez du village ; vous en êtes encore là ? Est-ce que vous pensez que Dieu s'inquiète si ce que vous mangez est viande ou poisson ? Ce sont vos curés qui vous font avaler cela, et vous êtes assez bêtes pour les croire. Nous autres philosophes, nous avons, de la divinité, des idées plus hautes et plus larges. Allons, prenez vite cette aile ! » Et mon homme, sous les yeux des convives qui riaient, continuait à m'offrir l'aile de poulet, dorée, rissolée, appétissante. — Je pris le morceau et je le mis dans mon assiette.

» La tentation était forte. J'entendais une voix intérieure qui disait : Allons, Jean, ne vas pas te faire passer pour un cagot devant tout le monde qui rira de toi. Va, pour une fois, tu ne diras rien à Fifine, et comme les Pâques approchent, ça passera avec le reste. — Une autre voix disait : Ne

bronche pas, Jean ; si les autres font mal, dois-tu faire comme eux ? Montre ta foi et ton courage, et si l'on rit de toi, tu riras d'eux un jour. — Tom, Tom ! m'écriai-je alors. Le chien, en un bond, fut sur mes genoux. Je lui présentai l'aile, et en un clin d'œil elle fut happée et avalée. Eh bien ! eh bien ! s'écria le bourgeois, qu'est-ce que vous faites là, anicroche ! — Ecoutez, monsieur, lui dis-je, ne nous mettons pas en colère ; je voulais savoir si Tom était philosophe. Vous voyez qu'il l'est, et qu'il ne s'inquiète pas plus que vous du vendredi et des commandements de l'Eglise. — Ce fut une risée générale, et je crois qu'on rit encore maintenant. »

La gourde à Bolomey n'est pas à l'ordonnance.

Chanson nouvelle sur l'air : *T'en souviens-tu*, etc.

Voisins Vaudois et très chers frères d'armes,
On vous disait jadis fort bons soldats ;
Et dans les jours de luttes et d'alarmes,
Vous accouriez des premiers aux combats.
Mais un bouchon à mine peu guerrière
De ce haut rang vous a fait déroger.
Pour un bouchon, la Suisse libre et fière
De malemort serait-elle en danger ?

Qu'avait-il donc, ce liège misérable,
Pour offusquer l'inspecteur fédéral ?
Exhibait-il un thorax déplorable,
Clopinait-il, ou se tenait-il mal ?
Pour fermer l'œil, restait-il en arrière ?
Dans la boisson, allait-il se plonger ?...
Pour un bouchon, la Suisse libre et fière
De malemort serait-elle en danger ?

Quand nos aïeux brisaient la tyrannie
Et qu'ils bravaient de puissants oppresseurs,
Quand ils donnaient leur temps, leur bien, leur vie,
Pour repousser d'injustes agresseurs,
Prétendait-on raccourcir leur crinière,
Et d'un trousseau pensait-on les charger ?...
Pour un bouchon, la Suisse libre et fière,
De malemort serait-elle en danger ?

C'est un travers qu'il est bon que l'on raille,
De pointiller quand on peut trouver mieux :
Avec grand soin faut-il chercher la paille ?
La poutre est là qui nous crève les yeux.
Si, de l'ôter, le désir est sincère,
Grattons l'endroit qui nous doit démanger.
Pour un bouchon, la Suisse libre et fière,
De malemort serait-elle en danger ?

Pour préparer des bras à la patrie,
Est-il besoin de prendre un ton grossier ?
Traîner son sabre avec forfanterie,
Est-ce prouver qu'on est vaillant guerrier ?
Forts et plumets, grand flaflo militaire,
C'est un dada dont il faut nous purger.
Pour un bouchon, la Suisse libre et fière,
De malemort serait-elle en danger ?

Notre pays sait-il puiser sa force
 Dans la sagesse et la moralité ?
 Evitons-nous la décevante amorce
 Des faux plaisirs et de la volupté ?...
 Luxe insolent, eau-de-vie et misère
 Sont des abus qu'il nous faut corriger.
 Pour un bouchon, la Suisse libre et fière,
 De malemort serait-elle en danger ?

Quand des partis on voit l'intolérance
 Rompre l'élan vers le juste et le vrai,
 Quand l'équité n'est plus à l'ordonnance,
 Laissons dormir la gourde à Bolomey.
 Si de vrais maux l'atteinte meurtrière
 Nous fait souffrir, sachons les soulager.
 Mais, pour guérir la Suisse libre et fière,
 Dans les bouchons n'allons point patauger.

Genève.

C. Roy.

3.

CATHERINE

NOUVELLE HISTORIQUE

Peu de temps après le mariage secret, Catherine accompagna Pierre dans l'expédition de Perse, qui augmenta encore sa puissance. Il devint l'arbitre de toutes les cours du Nord, il continua les travaux commencés dans toute l'étendue de ses Etats, jusqu'au fond du Kamshatka, et pour mieux les diriger, il établit à Pétersbourg une académie des sciences. Les arts florissaient, les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les armées bien entretenues, les lois observées : il jouissait en paix de sa gloire.

Pendant ces dernières années, la reconnaissance et l'affection augmentèrent encore pour sa compagne chérie, et il n'hésita pas à lui donner publiquement le titre auquel elle avait droit, malgré l'obscurité de sa naissance.

Ce fut à Moscou, en 1724, qu'il fit couronner sa femme Catherine, et la déclaration qu'il publia mérita attention ; on y rappelle l'usage de plusieurs rois chrétiens de faire couronner leurs épouses. Quand on fut arrivé à l'église, Pierre lui posa la couronne sur la tête ; elle voulut lui embrasser les genoux, mais il l'en empêcha, et, au sortir de la cathédrale, il fit porter le sceptre devant elle. La fête fut digne, en tout, d'un empereur. Le czar étalait, dans les occasions d'éclat, autant de magnificence qu'il mettait de simplicité dans sa vie privée.

Tous ces événements s'étaient passés sans qu'il connût la famille de Catherine, et la circonstance qui la lui fit connaître est assez curieuse pour être rapportée :

Les familiers de sa cour, se modelant un peu sur lui, ne se gênaient pas pour aller au cabaret ; ils en rapportaient souvent les propos du peuple, et le souverain en faisait son profit. L'un d'eux entendit un jour un homme assez mal vêtu, qui paraissait dans la misère, et à qui l'on faisait un accueil insultant. Cet inconnu, blessé, dit qu'on ne le traiterait pas ainsi s'il parvenait à être présenté au général Menschikoff. Celui qui entendit ces propos eut la curiosité d'interroger cet homme, et, sur quelques-unes de ses réponses, il le considéra plus attentivement, et crut démêler sur ses traits de la ressemblance avec ceux de l'impératrice.

Il communiqua sa découverte au czar, qui fit aussitôt prendre des informations précises ; il sut que Scavronski était bien réellement le frère de Catherine, et que, croyant encore sa sœur chez le général Menschikoff, il cherchait à la voir et à obtenir d'elle quelques secours. Le czar donna aussitôt l'ordre de le conduire devant lui, ce qui ne fut pas chose facile : le pauvre garçon, pendant son long vagabondage, n'avait pas toujours mené une vie très exemplaire ; on dit même qu'il avait fait quelques mois de prison ; il était donc sur ses gardes. Néanmoins, traqué par la police, il fut conduit

au palais, encore vêtu de la manière la plus misérable. Le czar n'en fut pas moins frappé de la ressemblance du frère et de la sœur, et après quelques questions, ne doutant plus de la vérité, il fit venir sa femme et lui dit :

— Catherine, cet homme est ton frère ! Allons, mon garçon, baise la main de l'impératrice... et embrasse ta sœur.

L'auteur de cette relation, tirée du manuscrit d'un officier du czar, ajoute que l'impératrice tomba en défaillance, et que, lorsqu'elle eut repris ses sens, le czar lui dit :

— Il n'y a rien que de très simple : ce gentilhomme est mon beau-frère ; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose ; s'il n'en a pas, nous n'en ferons rien... Catherine, es-tu contente ?

— Oh ! oui, dit vivement l'impératrice. Rien ne me manquerait maintenant, si...

— Si ? répéta le czar un peu étonné.

— Si j'avais ma mère auprès de moi, mon bonheur serait complet.

— C'est trop juste, dit Pierre avec bonté ; demain je donnerai des ordres en conséquence.

Par un élan spontané, Catherine se jeta dans ses bras en pleurant de joie.

C'est un des mille traits du caractère de Pierre-le-Grand, singulier mélange de bonté poussée jusqu'à la faiblesse, et de sévérité poussée parfois jusqu'à la cruauté.

H. ROUX-FERRAND.

Encre invisible pour les cartes postales. — En dissolvant 1 partie de chlorure de cobalt dans 24 parties d'eau, vous aurez un liquide rose, avec lequel les caractères que vous écrirez, seront à peine visibles. — En faisant légèrement chauffer la carte, l'écriture apparaîtra immédiatement en bleu.

Restauration des gravures. — Trempez la gravure, pendant quelques secondes seulement, dans une très large solution de chlore. Le vase employé pour cette solution, doit être assez profond pour que la gravure puisse être plongée verticalement. On la passe immédiatement après à l'eau pure. Ces immersions sont répétées autant de fois qu'il est nécessaire, pour que la gravure reparaisse aussi nette que quand l'exemplaire a été tiré. Pousser l'opération trop vivement par de l'eau fortement chlorurée, serait risquer de brûler la gravure.

Boutades.

M^{me} D^{***}, occupée à lire des relations de voyage, demande tout-à-coup à un de ses amis qui vient d'entrer : « Comment les sauvages peuvent-ils faire pour savoir l'heure, eux qui n'ont ni montre ni horloge ? »

— Hé ! parbleu, lui répond-on, c'est bien simple, ils comptent sur leurs doigts.

Voici un amusant souvenir de l'Exposition de Vienne : On y voyait de petites voitures roulantes, auprès desquelles un monsieur fort poli avisait les gens d'un certain âge et les invitait à se laisser promener dans ces fauteuils à roulettes.

— Merci, je n'en ai pas besoin...